

Un jeune homme du grand monde offrait un souper à une dizaine d'amis, et les mets les plus recherchés, les vins les plus exquis faisaient monter la gaieté naturelle à vingt ans à un diapason un peu trop élevé.

Quand on fut au dessert, l'amphitryon se leva et parla ainsi :

« Mes chers amis, je vous ai réunis aujourd'hui à cette fête pour vous faire mes adieux. Vous me croyez riche, mais vous êtes dans l'erreur ; je l'étais, mais je ne le suis plus. Il me reste à peine une vingtaine de mille francs du patrimoine que m'a laissé mon père. Comme je suis jeune et que je ne manque pas de courage, je pars demain pour l'Australie ; je vais tâcher de me refaire une fortune.

— Ecoutez-moi bien. Je reviendrai dans sept ans, jour pour jour, à cette même heure, à cette même place. Si la fortune a couronné mes efforts, je vous offrirai un souper plus splendide encore que celui-ci, et je vous donnerai à chacun un petit cadeau de retour ; si elle me trahit, eh bien, alors, ce sera à vous, mes amis, à m'offrir ce souper. Est-ce convenu ? »

Les amis acceptèrent ces conditions, et, comme la nuit était avancée, on se sépara.

Les sept années s'écoulèrent.

Un matin, tous les amis de notre voyageur reçurent un billet écrit de sa main : « Je suis parti pauvre, disait-il, je reviens misérable. Avant de chercher une seconde fois à me reconstituer une fortune, j'ai voulu vous voir. J'attends la réalisation de votre promesse : demain soir, à neuf heures, je serai à l'hôtel Continental, et j'espère que pas un seul d'entre vous ne manquera à ce rendez-vous de l'amitié. »

Celui qui écrivait ainsi était arrivé depuis huit jours et se trouvait couché et mourant dans un lit de l'hôtel. Il était revenu de son voyage riche de plus de cinq cent mille francs ; mais dans ce labeur excessif il avait usé sa santé et sa vie. Ce qu'il avait écrit à ses amis n'était donc qu'une épreuve pour s'assurer de leur constance.

Son testament était fait.